

Les Mummenschanz : ils ont inventé le langage du rêve

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Bosshard, André / Schurch, Bernie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **32 (2002)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-828143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Bernie et Floriana,
les créateurs
des Mummenschanz

Les Mummenschanz

Ils ont inventé le langage du rêve

La célébrité des Mummenschanz s'est étendue sur les cinq continents, jusque dans les villages les plus reculés de la planète. Mais qui se cache derrière les masques biscornus et dans les costumes en forme de pieuvre, de moule ou de tuyaux ?

Leur histoire débute à la fin des années soixante. André Bosshard et Bernie Schurch, deux Suisses alémaniques exilés à Paris, rêvent de gloire en fréquentant les cours du mime Jacques Lecoq. Ils n'ont pour bagage que leur jeunesse et leur imagination. L'arrivée de Floriana Frassetto, l'élément féminin, va donner naissance à la plus étrange troupe des cinquante dernières années. Dès leurs premières représentations, on

les a considérés comme des extraterrestres, tant leur performance surprenait. Certains les ont adoptés tout de suite, d'autres ont mis plus de temps. Aujourd'hui, tout le monde les aime.

Vedettes du cirque Knie en 1988, les trois inséparables ont parcouru le monde entier, moulés dans leur justaucorps noir, prisonniers de tuyaux mobiles ou de mousse expansée. Tour à tour animaux marins, pizzas vivantes ou bouches géantes, ils sti-

mulent l'imagination des spectateurs ébahis, qui flottent, le temps d'un spectacle, dans une espèce de rêve où se conjuguent le silence et la poésie.

Aujourd'hui, après des années de triomphe, les Mummenschanz gardent intact leur pouvoir de séduction. Le public a changé, les parents des premiers temps font découvrir la troupe à leurs enfants et André est parti faire rêver les anges.

Durant Expo.02, Floriana et Bernie se produisent sur l'artepilage de Bienne, dans un théâtre spécialement conçu pour eux, un lieu magique, qui sera démonté et transporté à Saint-Gall dès novembre prochain. Malgré un décès, malgré un divorce, les Mummenschanz poursuivent la longue route vers leur destin, car ils

respectent la règle en vigueur chez les artistes: quoi qu'il arrive, le spectacle doit continuer.

«Le rêve: amuser les gens sans exprimer une parole!»

– **Comment avez-vous eu, l'un et l'autre, la révélation du mime?**

Floriana: A 14 ans, j'étais timide. Des mimes italiens que j'avais vus au théâtre exprimaient leurs émotions sans dire un mot et je rêvais de ça.

Bernie: C'est à 13 ans que j'ai découvert Marcel Marceau au Théâtre de la Ville de Berne pour la première fois et c'était pour moi une révélation. Mon rêve était aussi de pouvoir amuser les gens sans exprimer une parole.

– **Quels furent vos grands maîtres, vos exemples?**

Floriana: Marceau, le premier, m'a touchée. Par la suite, il y en a eu pas mal d'autres, moins connus. Et puis je me suis identifiée à Giulietta Masina, dans *La Strada*, qui faisait passer tant d'émotion à travers son corps et ses expressions. Beaucoup plus tard, quand elle est venue nous voir jouer à Rome, j'ai connu le plus grand trac de ma vie. Je tremblais jusqu'au bout des ongles.

Bernie: Avant Marceau, il y a eu Jean-Louis Barrault dans le film *Les Enfants du Paradis*. Je me sentais une affinité avec son personnage de Pierrot. A 14 ans, je présentais des petits spectacles mimés à mon frère et à des amis.

– **Dans quelles circonstances s'est effectuée la rencontre des Mumenschanz?**

Floriana: J'étudiais le mime à Rome avec Roy Bosier, un Suisse qui dirigeait une petite école. Marceau est venu nous voir et nous a donné beaucoup d'espoir. Pourtant, à un moment donné, je me suis remise en question. J'ai vendu ma collection de disques et quelques habits et je me suis embarquée pour Paris.

Auparavant, j'avais rencontré Bernie et André, qui avaient eu du succès au Festival de mimes de Prague. Je me suis dit: «C'est fou ce que ces deux arrivent à exprimer à travers les formes et les objets.» Ils avaient besoin d'une personne pour leurs éclairages. J'ai accepté de les aider

par intérêt et par passion. Petit à petit, nous sommes devenus un trio. C'était la plus belle rencontre de ma vie.

Bernie: André et moi nous nous sommes rencontrés entre 67 et 69 à l'école de Jacques Lecoq, à Paris. Nous avons eu envie d'approfondir un travail sur les masques. Nous voulions utiliser le masque comme moyen de communication, travailler sur les possibilités de la modification du visage, mettre le corps au service d'une figure abstraite. A la fin de l'école, nous nous sommes retrouvés devant un abîme, sans aucun engagement. Nous avions deux possibilités: ou produire un spectacle ou auditionner. Pour moi, les auditions étaient hors de question, car je n'avais pas envie d'interpréter des textes. Alors, on est revenu à Zurich, avec l'envie de développer le masque. Dans une cuisine, nous avons mis sur pied les

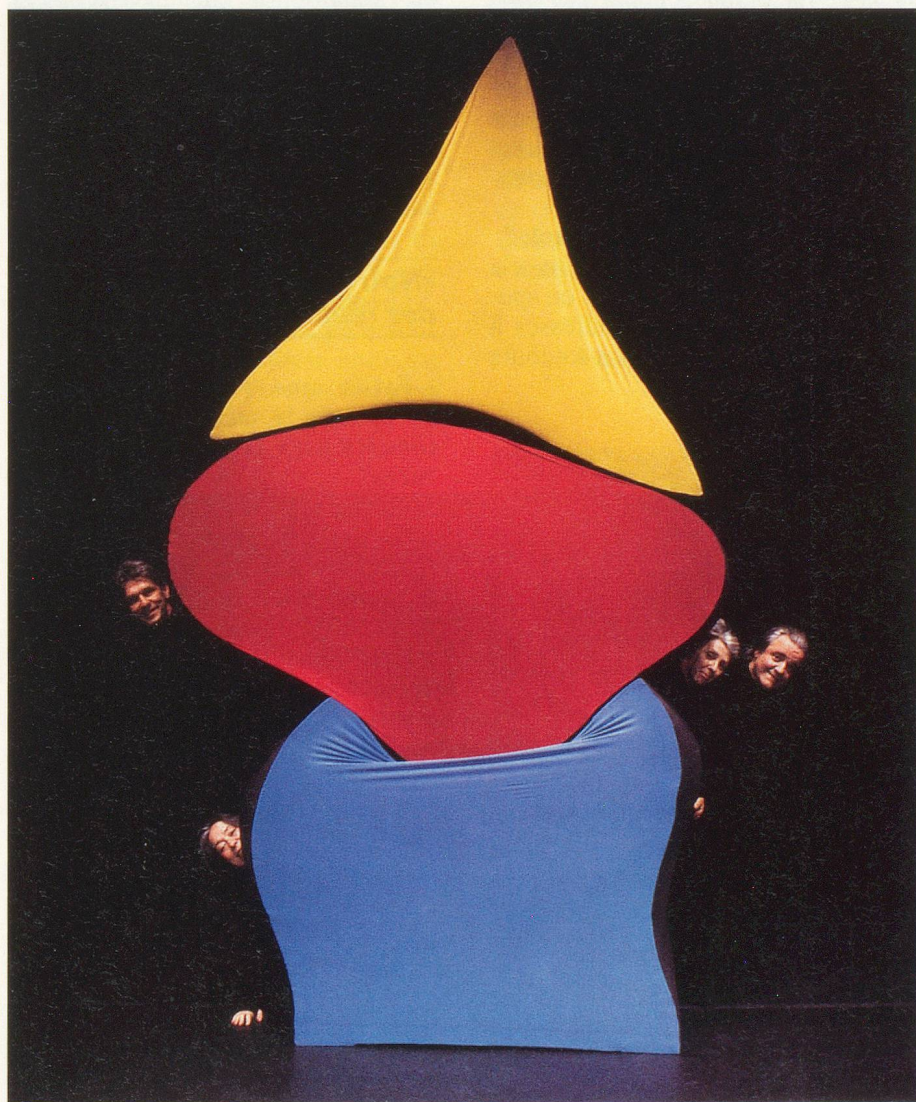
ébauches d'un premier spectacle. Roy Bosier nous a invités à Rome, pour inaugurer une sorte de garage aménagé en théâtre. C'est là que nous avons rencontré Floriana. Elle nous a suivi à Paris, où nous étions engagés dans un café-théâtre. Nous avons développé notre jeu à trois, ce qui donnait un nouveau dynamisme.

– **De quelle époque date cette rencontre?**

Bernie: Ce devait être autour de Noël 1971.

– **Vous avez inventé un nouveau langage et vous êtes partis aux Etats-Unis. Pourquoi avoir fait ce choix?**

Floriana: Parce que nul n'est prophète en son pays. Après avoir joué en Suisse et en France, on s'est dit qu'il fallait aller outremer et voir



La troupe dans son dernier spectacle Next

comment les Américains réagiraient. Un agent s'est montré enthousiaste; toutefois, il ne voulait pas prendre de risque. Il nous a dit: «Je vous paie le billet simple course, mais vous rentrez à la nage!» Il nous a engagés pour une minitournée de dix spectacles. Les deux derniers se déroulaient à New York, au Lincoln Center. Une excellente critique dans le *New York Times* nous a ouvert les portes de Broadway.

Bernie: Broadway, c'est le rêve de tout artiste de théâtre. En blaguant, on s'était promis nous aussi de jouer un jour à Broadway. Puis, chaque année, pendant vingt ans, nous avons effectué une tournée à travers l'Amérique.

– **Que vous ont apporté vos tournées américaines?**

Floriana: Tout d'abord, ça nous a donné un sens du rythme plus condensé. On a épuré notre jeu, allant à l'essentiel. Et puis, l'Amérique nous a ouvert les portes du monde entier.

Bernie: On considérait Broadway comme la vitrine mondiale dans le monde du spectacle. Effectivement, en jouant à New York, nous avons acquis une réputation sur les cinq continents.

– **A qui s'adresse votre spectacle?**

Bernie: A tout le monde. On n'a jamais visé un public élitaire ou spécialisé, on s'est toujours adressés à l'ensemble du public. On a toujours



Bernie Schurch, Floriana Frassetto, Raffaella Mattioli et Jakob Bentsen

eu l'intention de mélanger les âges, les cultures, les éducations. On demande au public de participer personnellement, individuellement et d'interpréter les images que nous présentons sur scène. Nous ne proposons pas un produit prémâché et assaisonné.

«Notre spectacle suscite des réactions très différentes»

– **Est-ce que votre spectacle est accepté de la même manière dans tous les pays et par toutes les cultures?**

Floriana: Tout à fait, mais de façon différente. Par exemple, André disait toujours: «Les Américains mangent la soupe avant qu'elle soit cuite.» A peine le rideau ouvert, les premières réactions fusaient; ils étaient accrochés. En Allemagne, c'est plus réservé. En Asie, tout le monde se regarde, mais dès qu'une personne rit, alors toute la salle rit également.

Bernie: Le public européen est plus intellectuel, il veut d'abord comprendre. Au Japon, ce sont les femmes qui vont au spectacle...

– **Combien de troupes de Mummenschanz ont-elle tourné à travers le monde?**

Floriana: A Broadway, le syndicat des comédiens nous a obligés de former une seconde troupe de remplacement. On a eu la chance de trouver

des collègues très sympathiques. Il nous a fallu trois mois pour reconstruire tous les masques et initier une première compagnie. Comme cela devenait trop pénible de jouer huit fois par semaine, on a formé une seconde compagnie. Elles jouaient en alternance à Broadway, pendant que nous tournions en Europe. Puis il y a eu de la demande en Amérique du Sud et en Asie, et nous avons dû créer une troisième troupe. A un certain moment, on a eu l'impression que Mummenschanz devenait une bête que l'on ne pouvait plus caresser...

– **N'avez-vous jamais été plagiés?**

Floriana: C'est un chapitre douloureux. On a essayé de se protéger, mais c'est très difficile. On a déposé nos programmes à la Société des auteurs à Lausanne et à Paris, qui doivent défendre nos intérêts.

Bernie: En fait, leur première démarche est d'encaisser les droits d'auteur et de les gérer. Mais quand il y a vraiment un plagiat, elles se limitent à nous donner l'adresse d'un avocat. Dès cet instant, tout se complique, c'est le Far West. En Angleterre, nous sommes intervenus face à un industriel du papier qui a copié nos masques pour lancer un nouveau produit. Cela a représenté beaucoup d'énergie et beaucoup de frais pour un résultat ridicule. De nombreuses troupes ont réalisé un numéro avec des tuyaux géants. Nous n'avons

Mummenschanz: l'origine du nom

«A Paris, nous avons visité le Musée de l'Homme, où se tenait une exposition rétrospective sur le Bauhaus. On y a découvert le mot de racine allemande «Mummenschanz». Il était associé à la danse et au carnaval. On a fait exprès de choisir un nom imprononçable et inconnu, pour définir notre travail. Cela dit, il y a plein d'histoires autour de ce nom. Les mercenaires se confectionnaient des masques en bois, appelés Mummenschanz, qui devait leur porter chance au jeu.»

aucun droit sur les tuyaux. On a un droit moral, mais la moralité aujourd'hui...

«Il y en avait toujours deux pour soutenir le troisième!»

– Vous étiez deux hommes et une femme. Cela peut créer des problèmes d'ordre relationnel, des tensions. Comment les avez-vous résolus ?

Floriana : J'ai été mariée avec Bernie et puis, malheureusement, notre histoire a pris une mauvaise tournure dans les années de stress à Broadway. Nous avons décidé d'un commun accord de prendre chacun sa voie. Mais on a tenu à continuer l'expérience des Mummenschanz, qui était l'enfant des trois. On a créé le deuxième spectacle avec, souvent, les larmes aux yeux.

Bernie : Nous étions une petite famille. Il y en avait toujours deux pour soutenir le troisième en cas de déprime. On dit souvent que quand on fait une œuvre artistique, quelque chose doit disparaître, sinon il n'y a pas de place pour la création. Notre mariage a échoué, André est mort. Chacun de nous a pris des coups, a vécu des drames très profonds dans sa vie. Malgré tout, Mummenschanz a continué son voyage.

– Y a-t-il des petits Mummenschanz ?

Bernie : Nous n'avons pas eu d'enfants ensemble avec Floriana. Elle a eu un fils, après notre mariage et moi j'ai trois enfants, qui ont aujourd'hui entre 10 et 13 ans.

Floriana : Parfois, ils montrent de l'intérêt pour notre travail, mais je crois qu'il est prématuré d'affirmer qu'ils vont le poursuivre. Ils aiment bien jouer avec les matériaux, comme tous les enfants.

Bernie : Ils commencent à se rendre compte ce que cela veut dire d'avoir un parent qui exerce un métier artistique.

Floriana : Il y a aussi souvent la douleur consécutive à nos nombreuses absences.

– Le décès d'André a-t-il remis en question l'existence des Mummenschanz ?

Floriana : C'était une très grande douleur et on s'est vraiment demandé

s'il valait la peine de continuer sans lui. Sur son lit de mort, jusqu'au dernier moment, on discutait de projets avec André. Il nous a encouragés à continuer.

Bernie : C'était tragique. Je trouve que le départ d'André a laissé un très grand vide. On en était venu à se comprendre sans devoir s'exprimer.

– Vous avez pourtant décidé de poursuivre l'aventure des Mummenschanz ?

Bernie : Evidemment, on ne pouvait rien faire d'autre. On s'est investi totalement dans ce travail. Et puis, il y avait une forte demande de la part du public.

Floriana : En plus, on avait besoin d'argent pour vivre. On n'a pas gagné des millions à Broadway, il faut le dire. Nous avons obtenu la reconnaissance, c'est bien, mais cela ne suffit pas...

Bernie : Pour gagner de l'argent à Broadway, il faut jouer dans des théâtres de mille places au moins. Le nôtre en avait trois cents.

Floriana : Exactement 384, dont quatre sur des annuaires de téléphones, parce que les sièges du dernier rang étaient cassés.

– Vous avez connu une période de flou entre deux spectacles. Comment avez-vous vécu ce temps-là ?

Bernie : On a ramassé ce qui restait, avec l'envie de poursuivre notre vie d'artiste et de créer *Parade*. On avait

parlé de ce spectacle avec André, il restait à le réaliser. Ça nous a pris un an pour faire le deuil et nous remettre en marche. On a engagé des comédiens, on les a entourés, pour continuer notre spectacle. C'est en tournée que la nouvelle idée du dernier spectacle est née.

Floriana : Après la mort d'André, nous avons quitté Zurich pour Lugano. Nous avons connu quatre années de réflexion, d'attente. Nous espérions nous installer dans un théâtre à demeure, mais le projet a avorté. Un ami nous a alors aidés à trouver un lieu à Saint-Gall et nous a donné la possibilité de nous relancer.

Bernie : Après une période creuse, on a pu reprendre notre travail.

– Avez-vous réalisé tous vos rêves ?

Floriana : Ah non ! C'est pour ça qu'il faut encore vivre longtemps. Cela dit, j'aimerais bien travailler une fois sur une comédie musicale, avec des chanteurs et des musiciens, mais à la manière des Mummenschanz.

Bernie : Moi oui. A l'âge de treize ans, j'avais envie d'amuser les gens sans parole et cela s'est réalisé. Mon deuxième rêve était de jouer dans un théâtre à nous. Grâce à l'Expo, nous avons aujourd'hui ce théâtre.

Interview: Jean-Robert Probst
Photos: René Charlet

NOS PRÉFÉRENCES

	Floriana	Bernie
Une couleur	Le noir	Le jaune
Une fleur	Le coquelicot	Le zinnia
Une odeur	Le cèdre	La coriandre
Une recette	Les spaghetti bottarga	Les penne aux artichauts
Un écrivain	Paulo Coelho	Karlheinz Geissler
Un livre	<i>Le Pèlerin de Compostelle</i>	<i>Le Théâtre des Pauvres</i>
Un réalisateur	Erich von Stroheim	François Truffaut
Un musicien	Mozart	Pablo Casals
Un pays	L'Italie	Le Brésil
Une qualité humaine	La sincérité	La patience
Une personnalité	Le commandant Massoud	Moritz Leuenberger
Un animal	Le passereau	Le guépard
Une gourmandise	Les marrons glacés	Le sabayon

A voir: *Mummenschanz Next*, Artepilage de Bienne, jusqu'au 20 octobre.